

EN BORD DE PAYS : « LE TERRITOIRE, C'EST L'AUTRE »

Entretien avec Chantal Vey, artiste photographe

Anne REVERSEAU – *Tu es photographe et vidéaste, ainsi qu'auteur de livres d'artiste. Ton travail est difficile à décrire, encore plus à résumer, mais on peut dire que tu t'intéresses aux lieux et aux rapports des gens aux lieux.*

Chantal VEY – Je m'intéresse effectivement aux lieux mais plus précisément au Territoire au sens large, comme un Ailleurs que j'explore par la marche et le voyage, mais aussi dans l'approche de l'Autre que je sollicite pour découvrir son univers. Je collectionne des instants donnés, des mots, des sons, des photos et des vidéos, que je cueille au fur et à mesure de mes « itinérances » et des rencontres.

Les lieux qui m'intéressent sont relatifs à une histoire personnelle, singulière. Lorsque le paysage est médiatisé par l'Autre, par un regard humain.

A. R. – *Pourtant on voit peu de gens dans ton travail, ou alors ils sont de dos. On voit surtout des paysages, ou plutôt des lieux d'errances et des lieux vides.*

C. V. – En fait, je découvre le territoire par celui qui y vit. Les gens que je rencontre lorsque je travaille sur un territoire sont comme les médiateurs de ce lieu. Depuis longtemps, je demande aux gens de m'emmener dans un lieu auquel ils sont attachés. Ici ce n'est pas la valeur du témoignage photographique qui m'intéresse mais bien le caractère narratif qui en émerge. Mon intention est de révéler cette part d'intimité et d'ordinaire que chacun peut m'offrir.

A. R. – *Parmi le travail que j'ai pu voir, il me semble que deux projets constituent des portraits de pays, mais des portraits à contraintes, des portraits par la bande, un peu comme Paul Strand et Claude Roy qui ont appelé leur portrait de la France, La France de profil. Il s'agit d'un « portrait » de la Belgique et d'un « portrait » de l'Italie. Peux-tu nous présenter ces deux projets ?*

C. V. — Pour moi un travail sur un pays est bien de rencontrer sa population et de la questionner sur son attachement au territoire... C'est pourquoi cette idée de portrait de pays s'accorde avec l'attention que je porte à l'Autre, le résident de telle ou telle région. Je suis toujours curieuse de découvrir un territoire par celui qui y réside, qui y vit ; là, où un endroit précis est lié à une histoire.

Je vais commencer par parler du projet italien, car c'est celui qui prend le plus de place en ce moment dans ma vie. Toutes les expositions à venir tournent autour de lui. Il s'appelle *Contro-corrente*, car j'ai décidé de partir « à contre-courant » de *La Longue Route de sable* qu'a parcourue Pier Paolo Pasolini en 1959¹. J'ai également relu son journal de voyage à l'envers, et, à l'avant-dernière page où il commente Trieste, le texte débute par : « à contre-courant. Personne ne prend la route de Pola, à part moi ». C'est ainsi que le titre s'est imposé.

C'est ma façon d'aborder cette *Longue Route de sable*, en quelque sorte. Je compte encore deux ans pour le terminer. Ma priorité actuelle est de finir les premières pièces : le choix des images et des textes mais aussi de finir le film. Je prévois trois parties : 1/ Trieste-Pescara + Ostie, 2/ Vintimille-Ostie et 3/ Pescara-Ostie par le Sud et la Sicile.

1 Pier Paolo Pasolini, *La Longue Route de sable* [1959], traduit par Anne Bourguignon, Paris, Arléa, 2004.



FIG. 1 – *IMG_9762, contro corrente #1*, 2014.
© Chantal Vey.

A. R. – *Actuellement, tu reviens de la côte adriatique et tu viens de finir le premier tronçon, c'est cela ? [Depuis, en septembre 2015, Chantal Vey est partie pour le deuxième tronçon et en avril 2017 pour le troisième.]*

C. V. – Oui, cette première étape était riche à tous points de vue ; c'était une véritable aventure. C'était la première fois que je m'arrêtais de maison en maison sur un aussi long itinéraire. Tout au long de cette route, des gens que je ne connaissais pas m'ont accueillie avec curiosité, hospitalité et générosité. L'itinérance a été jalonnée de moments très forts et d'autres plus solitaires où je poursuivais seule *La Longue Route de sable*, adaptant ainsi le journal de Pier Paolo Pasolini en 2014.

A. R. – *Justement, comment se passent concrètement tes rencontres avec les habitants ? Comment te présentes-tu ?*

C. V. – J'explique toujours ce que je fais, l'intention, et je leur demande de m'emmener vers un lieu « important et singulier dans leur histoire ». La contrainte initiale était le littoral, mais vite, j'ai été moins stricte pour éviter les redondances (les souvenirs de plage par exemple) et laisser la place à d'autres lieux plus personnels. Parlant couramment l'italien, j'ai pu échanger facilement avec eux et partager de longues discussions !

De plus, cheminant jusqu'à ce lieu en question, l'histoire relative à l'endroit choisi est souvent dévoilée. Sans cette marche, le travail ne serait pas le même. Les gens se racontent, c'est un grand moment d'intimité, et de confiance. Là je photographie, je filme et j'enregistre.

Dans la difficulté matérielle à tout gérer seule, j'ai pensé embaucher un assistant, mais ce serait différent et briserait certainement cette intimité partagée, je pense.

A. R. – *Parles-tu de Pasolini aux gens rencontrés ?*

C. V. – Oui, j'explique également le rapport avec Pasolini. D'ailleurs, j'ai été vraiment très surprise que tous les gens rencontrés non seulement soient curieux du projet, mais connaissent aussi Pasolini. Étonnamment les deux premiers romans de Pasolini sont au programme en littérature italienne ! Je suis allée à Casarsa, à la fondation Pier Paolo Pasolini, c'était son lieu de résidence familial, un lieu important où il a beaucoup écrit (notamment les poèmes en frioulan).

Suivre cette *Longue Route de sable* est donc mon point de départ, et les histoires des gens s'associent à ces premiers fils.

A. R. – *Pour ce premier tronçon italien, combien de personnes as-tu rencontrées et suivies ?*

C. V. – Au total j'ai rencontré une vingtaine de personnes. Les premières, je les avais contactées avant le départ et j'ai rencontré les autres au fur et à mesure. Les gens et les rencontres ont influé sur les arrêts du parcours.

A. R. – *Qu'est-ce qui t'a le plus marquée en Italie ?*

C. V. – Les Italiens, sans doute, que j'ai trouvés tous attachés à leur territoire mais sans espoir. Plus spécifiquement, j'ai été vraiment intéressée par Trieste, parce que l'identité de ce territoire est toujours en question, c'est une vraie frontière : sont-ils italiens, istriens, slaves ? J'ai vraiment envie de faire un travail plus approfondi sur cette ville. J'ai rencontré un homme, ancien photographe, qui propose de me faire découvrir les lieux d'histoire de la ville, notamment des « Fabioles » où les partisans du maréchal Tito enterraient vivants les Italiens.

A. R. – *Est-ce que ce projet te donne l'impression de dire quelque chose du pays, ou est-ce qu'il faut le voir davantage comme une expérience personnelle ? Ou encore, est-ce qu'il s'agit d'un portrait de pays ou d'un prétexte à une itinérance ?*

C. V. – Disons qu'après le projet sur la Belgique, j'ai eu envie de travailler sur une péninsule, un territoire plus détaché. L'Italie est arrivée vite car ce territoire au cœur du bassin méditerranéen est aussi à la croisée de passages, de migrations. Et j'y suis particulièrement attachée car j'ai fait une année d'études à Pise.

Ce projet de longer les bords de l'Italie me tient à cœur depuis longtemps et lors d'une discussion à ce sujet avec un ami photographe, Daniel Brunemer, il m'a demandé si je connaissais *La Longue Route de sable* de Pier Paolo Pasolini. Non ; ce n'est pas un de ses textes majeurs. Il a été édité en feuillets, mais publié en un petit volume par Arléa en français. Dans ce journal de voyage, il décrit le contexte de cette époque et mêle des aspects intimes avec un regard critique sur son pays. Pasolini décrit l'habitant et le paysage, par exemple, il parle des « plages allemandes » de l'Italie... Suivant son texte au fil de l'itinéraire, j'ai également noté mes remarques, des descriptions de ce territoire, tel que je l'ai vu à ce moment là. C'est évidemment différent car aujourd'hui, en 2014, le pays

est fortement touché par la crise... J'ai été frappée par le nombre d'hôtels de luxe abandonnés... J'ai interrogé les gens à ce propos et à Pise, un ami italien m'a dit : « vous n'avez pas la mesure à quel point l'Italie est touchée par la crise ». Sur le littoral, la crise est certainement plus visible car l'Italie a développé un tourisme de luxe qui n'a pas fonctionné.



FIG. 2 et 2 bis – *aRound Belgium postcards* : leporello de 30 cartes postales détachables, texte Michèle Walerich, 2013. © Chantal Vey.

A. R. — *Autre tour de pays, cette fois terminé, ton « tour de Belgique » : le projet s'intitule aRound Belgium et c'est une errance de deux mois, une « itinérance » dis-tu, autour de la Belgique, à l'automne 2010. Tu as dormi dans ta voiture aménagée ou chez les gens et tu as suivi au plus près la frontière pour photographier ce pays. Ton livre d'artiste en ligne présente les choses ainsi : « L'objectif a été de sillonner les bords de la Belgique d'une longueur de 1386 kilomètres, que jalonnent la France, le Luxembourg, l'Allemagne et les Pays-Bas ». Peux-tu revenir sur les origines de ce portrait de pays ?*

C. V. — J'ai choisi de venir vivre à Bruxelles pour être dans un territoire de passage, cette capitale au cœur et au croisement de l'Europe. Quelques années plus tard, j'ai décidé de réaliser une itinérance dans cette nouvelle terre d'adoption que je cherchais à mieux connaître et où la question de frontière est toujours forte d'actualité. Parallèlement à cette envie, j'ai eu la connaissance d'un appel à candidature pour un projet transfrontalier, intitulé « Regards sans Limites » qui était piloté par l'Association Surface Sensible de Nancy². La bourse allouée m'a permis de compléter mon budget et j'ai ainsi acheté une petite camionnette. Je suis partie le 9 septembre 2010, et revenue début novembre. J'ai débuté le périple depuis le bord français, en partant de Bray-Dunes pour longer la France, le Luxembourg, l'Allemagne, les Pays-Bas et finir à Cad-Zand. Je suis revenue à mon point de départ en suivant la côte. Deux cartes Michelin et un GPS m'ont permis de suivre au plus précisément cette frontière, pas toujours facile à repérer. Très vite je me suis aperçue que les repères les plus marquants se trouvaient au sol, le bitume, les pavés, les pointillés blancs, les plaques de ciment, les abords des routes... et ensuite les panneaux de signalisation... D'où l'importance accordée au sol dans mes images. Ma contrainte était de photographier cette zone frontalière avec une perspective toujours orientée vers la Belgique, c'est aussi ce que je demandais aux habitants quand je les photographiais. Mais je n'ai sélectionné que cinq portraits, ce n'est pas beaucoup.

2 Ce projet a bénéficié d'une aide à la création destinée à la jeune photographie en Grande Région transfrontalière (Lorraine, Luxembourg, Rhénanie-Palatinat, Sarre, Wallonie/Bruxelles), en partenariat avec Surface Sensible, Nancy (F), CCAM, Vandoeuvre (F), CNA, Dudelange (L), Saaländisches Künstlerhaus, Sarrebrück (D), Kulturverein Bild und Kunst, Trèves (D), Les Chiroux, Liège (B) et d'une aide à l'édition de la Fédération Wallonie-Bruxelles. La plupart des travaux de Chantal Vey figurent sur son site : <http://www.chantalvey.be/> [consulté le 28/06/2015].



FIG. 3 – 170F_19, *aRound Belgium*, 2010. © Chantal Vey.

A. R. — *Justement, je voulais te demander pourquoi il y avait peu de portraits dans ce portrait de la Belgique, et pourquoi les gens étaient de dos.*

C. V. — Oui, ces portraits n'ont jamais pour titre le nom de la personne, mais le lieu ou l'adresse. Le portrait de dos est lié à ma façon de faire des portraits depuis le début de mon travail. Je ne souhaite pas réaliser un portrait classique, mais plus me concentrer sur le geste et le vocabulaire non verbal... Mon credo, en quelque sorte, c'est « de voir plus, dans ce qu'on ne voit pas » et dans mes cadrages, il y a toujours un hors-champ. En plus, on ne se voit jamais de dos, c'est comme notre face cachée.

Les gens m'emmènent découvrir un lieu ; alors, je réalise un portrait de dos, cette silhouette invite à se projeter et à contempler un paysage... un peu comme dans le fameux tableau du *Voyageur contemplant une mer de nuages* de Caspar David Friedrich. Mais en même temps on se trouve dans l'impossibilité de voir ce que le corps cache. Cette ambivalence entre présence-absence, voilé-dévoilé est au cœur de ma recherche qu'elle soit photographique, vidéographique ou poétique...

A. R. — *Pour aRound Belgium, tu as finalement rencontré moins de monde : tu te concentrais sur autre chose...*

C. V. — Oui, c'était un voyage où j'étais plus solitaire. Une vraie enquête pour trouver cette frontière, les détours et impasses se succédant. Mais finalement qu'importait la stricte précision, la route était là et me conduisait dans des zones incroyables, des petits sentiers ou des chemins, des nationales, des autoroutes, des zones impraticables... Je roulais, je stoppais et faisais demi-tour, je me garaï et marchais... pour toujours repartir et continuer à chercher.

A. R. — *Dans ce portrait de la Belgique par les bords, il y a, je crois, des éléments récurrents : des anciens postes frontières, des arbres, des tas de terre ou de sable, etc.*

C. V. — Oui, on voit clairement mes obsessions dans *aRound Belgium* : la thématique de la ruine, les lieux abandonnés, qui sont dans un état mobile en quelque sorte. Il y a les tas aussi, le sable et les matériaux de construction. Les tas de chantier sont liés à l'abandon ou à la mutation. C'est un élément qui change le paysage, une mini montagne. Et les tracés au sol qui étaient souvent les seuls signes de la frontière. Cette façon de cadrer a peut-être amené dans mon travail une nouvelle façon de regarder un paysage, je ne sais pas.

A. R. — *Ce que tu dis sur cette frontière parfois peu visible m'évoque un texte de Perec dans Espèces d'espaces :*

Passer une frontière est toujours quelque chose d'un peu émouvant : une limite imaginaire, matérialisée par une barrière de bois qui d'ailleurs n'est jamais vraiment sur la ligne qu'elle est censée représenter, mais quelques dizaines ou quelques centaines de mètres en deçà ou au-delà, suffit pour tout changer, et jusqu'au paysage même : c'est le même air, c'est la même terre, mais la route n'est plus tout à fait la même, la graphie des panneaux routiers change, les boulangeries ne ressemblent plus tout à fait à ce que nous appelions, un instant avant, boulangerie, les pains n'ont plus la même forme, ce ne sont plus les mêmes emballages de cigarettes qui traînent par terre...

Perec continue à s'interroger dans une parenthèse :

(Noter ce qui reste identique : la forme des maisons ? La forme des champs ? Les visages ? Les emblèmes « Shell » dans les stations service, les panonceaux « Coca-Cola », quasi identiques à eux-mêmes, [...])³.

C. V. — Oui, ces petits changements sont les marques de la frontière. Dans cette zone d'entre-deux il n'y a quasi plus de frontière physique : c'est ce presque rien, cet interstice que j'ai cherché et photographié.

A. R. — *En fait, ce que tu fais, davantage que le portrait d'un pays, ce serait le portrait d'une frontière ?*

C. V. — De façon générale, ce qui m'intéresse dans le voyage et dans la marche, c'est justement la frontière, l'entre-deux ; c'est de circonscrire un territoire, de chercher ses bords, ses limites, les portes, les seuils... les endroits plus ou moins poreux, les lieux de passages.

A. R. — *Ce que tu dis sur la frontière me rappelle aussi le début du Dépaysement où Jean-Christophe Bailly explique que certains lieux du territoire français l'ont intéressé soit parce qu'ils étaient « des points de cristallisation de la forme nationale interne, soit au contraire parce qu'ils étaient sur des bords ». Il ajoute qu'« une forme interne sans bord ne peut pas même exister⁴ ». Un peu plus loin, dans un chapitre qui s'appelle « Frontières, encore », il imagine « un tour de France des imprégnations, circulant dans les franges où le pays vient à*

³ Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 99.

⁴ Jean-Christophe Bailly, *Le Dépaysement*, Paris, Seuil, « Points », 2012, p. 7.

l'étranger, s'étrangeant lui-même peu à peu⁵ », comme si, pour trouver ce qu'était un pays, il fallait aller voir dans ses bords, justement.

C. V. – C'est tout à fait ce que je pense effectivement, comme si les bords d'un territoire permettaient d'en connaître davantage l'identité par ses petits riens changeants, ou ses « imprégnations » qui en feraient émerger les caractéristiques. De plus il me semble que l'on peut exprimer les choses par les creux, faire le portrait en creux d'un pays, un peu comme Philippe Vasset avec *Un livre blanc*⁶, qui explore les zones blanches des cartes, livre que j'ai beaucoup aimé.

A. R. – *Et qu'en est-il des autres frontières, des frontières qui ne sont pas nationales, comme les multiples frontières belges ?*

C. V. – Oui, j'y avais pensé à l'époque. La frontière interne, ou frontière linguistique de la Belgique, par exemple, mais il y a déjà beaucoup de travaux sur ce sujet, par exemple *Frontière-Grens* de Michel Castermans⁷. Il y a aussi ce projet sur les frontières de Bruxelles qu'a fait un de mes amis Satoru Toma (« Bruxelles-Limites », 2009-2010).

A. R. – *Une autre référence, peut-être, qui vient à qui découvre ton travail pourrait être Raymond Depardon. Je me demandais quel rapport tu entretenais avec son travail, notamment la somme qu'il a réalisée sur la France⁸ où je retrouve la lumière d'hiver, la recherche de lieux périphériques, le fait de vivre dans sa camionnette, par exemple.*

C. V. – Oui, mais ce que je fais est différent dans le sens où je ne reviens pas sur les lieux, même si la lumière est mauvaise et la prise de vue ratée, je ne reviens pas en arrière. De la même façon, je ne travaille pas à la chambre ; j'ai davantage besoin d'être dans la légèreté et la flexibilité, car je suis dans l'itinérance, le passage. En fait, ma démarche se rapproche de la performance, de ce point de vue.

J'ai toujours impliqué le déplacement, l'exploration de l'Ailleurs dans mon processus de travail. La marche, comme la photographie, la vidéographie, sont des outils qui me permettent de m'approprier la

5 *Id.*, p. 199.

6 Philippe Vasset, *Un livre blanc*, Paris, Fayard, 2007.

7 Michel Castermans, *Frontière-Grens*, Bruxelles, Yellow Now, 2010 (avec des textes de Benno Barnard et Francis Dannemark).

8 Voir l'exposition *La France de Raymond Depardon*, Paris, BnF, du 30 septembre 2010 au 9 janvier 2011, et l'ouvrage, *La France de Raymond Depardon*, Paris, BnF, Seuil, 2010.

réalité, d'être présente au monde. L'engagement physique et corporel, dans un temps T ici et maintenant, est pour moi nécessaire à la réalisation, chemin faisant je tente de restituer ce que je vois et ce que je ressens.

A. R. – *Enfin, d'où vient cette idée d'itinérance ? As-tu une théorie de l'errance ou de la dérive ? Ou simplement de la marche ?*

C. V. – C'est drôle car le livre que j'ai pris lors de ma première marche, c'était justement *Errance*, de Depardon... En fait, j'ai commencé à marcher dans le cadre d'une recherche artistique sur le pèlerinage, quand j'habitais Toulouse, sur le chemin tolosan de St-Jacques-de-Compostelle. J'avais pour projet de rencontrer, d'interviewer les gens et de les photographier ; j'ai vite compris qu'il fallait que je fasse l'expérience moi-même, que je marche, que je fasse ce pèlerinage. Et là, j'ai découvert que tout mon travail était lié à la marche, c'était comme une révélation. Je ne suis cependant jamais arrivée à St-Jacques et je n'ai suivi que des chemins de bords ! Pour ce qui est du terme d'« itinérance », je l'emprunte à Michel Maffesoli dans *Du nomadisme* ! Il définit l'errance, comme « l'expression d'un autre rapport à l'autre et au monde, moins offensif, plus caressant, quelque peu ludique, et bien sûr tragique, reposant sur l'intuition de l'impermanence des choses, des êtres et de leurs relations ». Et il ajoute : « Sentiment tragique de la vie qui, dès lors, s'emploiera à jouir, dans le présent, de ce qui se donne à voir, et de ce qui se donne à vivre au quotidien, et qui trouvera son sens dans une succession d'instant, précieux de par leur fugacité même⁹ ». C'est un cheminement symbolique de la vie, demandant de se laisser porter et d'oublier les repères du quotidien. Enfin, je suis très proche des théories de Francesco Careri, membre fondateur du collectif italien Stalker¹⁰. Selon lui, la marche rend sensible à la perception, elle est propice à l'ouverture. Lorsque l'échelle change, on prend l'ampleur du territoire. On se sent ancré et en même temps on a la liberté d'aller où on veut. Plus personnellement, j'aime beaucoup l'idée du déplacement au quotidien, imposant d'aller toujours en avant, ainsi que le fait d'avoir l'essentiel sur soi, qui donne une grande sensation de liberté.

9 Michel Maffesoli, *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*, Paris, Le Livre de Poche, « Biblio-Essais », 1997, p. 26.

10 Francesco Careri, *Walkscapes : la marche comme pratique esthétique*, Paris, Jacqueline Chambon, 2013. Voir aussi le site du collectif Stalker : <http://www.osservatorionomade.net> [consulté le 22/06/2015].

A. R. — *Je voulais aussi te parler de la forme que tu as choisie pour le livre sur la Belgique, qui est une série de cartes postales, publiée en livre dépliant. Et aussi te demander quelle forme tu comptes donner au projet Contro-corrente, si le livre restait un horizon indépassable ou si tu préférerais l'exposition.*

C. V. — En fait, la forme du livre *aRound Belgium* (il s'agit d'un Leporello, du nom du personnage de Don Juan¹¹) est liée à la forme de l'exposition. Le livre est déjà volume, dépliant. Cette forme devient quasiment une sculpture que le lecteur découvre en se déplaçant. Par ailleurs, les cartes postales sont liées à l'idée du voyage et de pratiques plus anciennes, au fait de garder les souvenirs de lieux importants. Mais il s'agit aussi d'impliquer le lecteur, de l'inciter à les utiliser et les envoyer... Dans la composition, j'ai voulu donner à voir les images dans le sens chronologique de l'itinérance : tout est donc lié à l'expérience.

A. R. — *Dans ce livre dépliant, il n'y a pas de texte, sauf ceux que tu imagines que les gens vont écrire au verso de tes cartes postales. Pourtant, j'ai l'impression que le texte est de plus en plus important pour toi. Je me souviens d'un de tes livres d'artiste, Over Hill and Dale, composé à partir de tes propres notes de voyage et carnets intimes. Qu'en est-il de la place du texte (le tien ou celui de quelqu'un d'autre) dans ton travail photographique ?*

C. V. — Tout à fait. Le texte a toujours eu de l'importance dans ma démarche mais était davantage en parallèle, aujourd'hui il prend part au processus de création. Pour le portrait de l'Italie, je voudrais éditer en entier mon journal de voyage¹². Il y a beaucoup de petites anecdotes, notamment chez les gens. Je vois ce récit un peu comme les coulisses du projet. Pour le film, je l'utiliserai certainement comme une voix off.

A. R. — *Une question me taraude : tu es française, cévenole d'origine, tu as vécu 10 ans à Toulouse, tu vis et travailles depuis longtemps à Bruxelles, et de plus en plus à Düsseldorf, mais quel est ton rapport à la France ? Est-ce que tu pourrais envisager un projet qui serait un portrait de la France, un tour de France ?*

C. V. — Un portrait de la France ? Non. J'y suis attachée, mais je n'y ai pas trouvé ma place. Pas maintenant en tout cas. Je n'ai pas envie de

11 Ce type de livre dépliant s'appelle ainsi en raison de la liste des conquêtes de Don Juan que son valet, Leporello, présente à Donna Elvira pliée en accordéon.

12 *contro-corrente* #1 et *contro-corrente* #2, trilingue, traduit en italien par Maria G. Vitali-Volant et en allemand par Titus Köhler, Düsseldorf, onomato edition sine, 2015 et 2016.

retourner y vivre, j'aime me sentir étrangère et construire de nouveaux repères. Des portraits d'autres pays ? Oui. J'aimerais beaucoup faire le tour d'une île, par exemple le Japon. Ou circonscrire un parcours par une mer, comme la Mer noire, qui est jouxtée par plusieurs pays, et dont on peut faire le tour.

*Propos recueillis par Anne Reverseau le 2 octobre 2014, à Bruxelles (Belgique).
Entretien revu par les deux interlocutrices.*

Le projet Contro-courrente est soutenu par Le Château Coquelle de Dunkerque, par Onomato Künstlerverein de Düsseldorf, qui présenteront toutes les étapes du travail jusqu'en 2019, par Doubleroom de Trieste et par l'Espace Contretype de Bruxelles en 2017, ainsi que par la Fondation espace écureuil de Toulouse qui fera l'objet d'une installation en 2018.